

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 NOVEMBRE 1892

## SOMMAIRE

TEXTE.—*Courrier de Paris*, par Jean Rival.—*Carnet du Monde Illustré*, par Jules Saint-Elme.—*Défaillance morale*, par Hilaire Paquet.—*Ernest Renan*, par J. St.-E.—*Fable : Les loups devenus agneaux*, par le Rév. F.-X. Burque.—*Le choléra de 1892 et les mesures sanitaires* (avec gravures), par Ed. Werner.—*Pensées automnales d'un pensionnaire*, par Ludo.—*Le combat de Dogba—La nuit des morts : Conte fantastique* par Charles P.—*Le songe d'André Ly-ka*, par J. Martin.—*Notes et faits : Les souris et les grenouilles ; L'électricité ; Les appétits royaux ; Anecdote ; Pot de pensées—Choses et autres—Feuilleton : La Belle Ténébreuse (suite)*, par Jules Mary.—*Jeux d'esprit et de combinaison.*

GRAVURES.—*Renan sur son lit de mort*.—*Portrait du commandant Faurax, tué au Dahomey*.—*La guerre au Dahomey : Le combat de Dogba : La mort du commandant Faurax.*

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## AU PUBLIC

M. le capitaine A. Johnston est autorisé à prendre et collecter des abonnements pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

## LES MANGEURS DE FEU

Tel est le titre, encore moins original que l'ouvrage lui-même, du grand roman d'aventure, parsemé d'attrayantes peintures de mœurs, dont la publication va commencer, avec splendides gravures, dans un prochain numéro du MONDE ILLUSTRÉ.

A la semaine prochaine pour plus de détails.

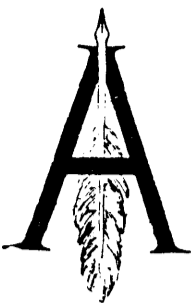
## NOS PRIMES

## LE CENT-UNIÈME TIRAGE

Le cent-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de D'OC-TOBRE), aura lieu samedi, le 5 NOVEMBRE, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entrée libre.

## COURRIER DE PARIS



la fin de septembre, Paris commence à redevenir Paris. L'été, on y rencontre une foule cosmopolite — provinciale surtout — on y coudoie des touristes en costumes de voyage, des Anglais en ulsters, et si d'aventure, parmi les waterproofs, les imperméables et les chapeaux mous, on aperçoit quelque gracieuse parisienne que la canicule — et la mode — n'ont pas fait fuir, elle paraît égarée, dépaycée, tout étonnée de se trouver là en cette saison.

Mais quand octobre approche, l'on commence à revenir. En ces dernières années, il est vrai, les vraies élégantes, la société *select* qui donne le ton, tend à remettre de plus en plus le moment du retour. On prolonge parfois les séjours à la campagne jusque vers le nouvel an, et l'on brave le froid, la pluie, le brouillard, parfois la neige, dans des demeures légères qui ne sont agréables que durant les beaux jours d'été. On s'ennuie ferme, aussi ! Mais que voulez-vous ? c'est la mode. Quand on a dit cela, tout est dit.

Cependant, Dieu merci ! ce fameux Tout-Paris qui fait tant parler de lui est une infime minorité. Bien plus nombreux sont les gens sérieux et sensés que leurs travaux rappellent chez eux à cette époque, et dont le retour rend à la capitale son animation accoutumée, sa fièvre de travail, en même temps que sa vibrante gaieté.

Cette année, assurément, beaucoup de citoyens ont hâte leur rentrée au foyer pour assister à la fête du 22 septembre, contenaine de la proclamation de la première République. Il appartenait à la troisième République de fêter dignement cet anniversaire. On a donc fait du 22 septembre une solennité nationale, avec chômage de tous les services et de tous les ateliers, cérémonie officielle, divertissements populaires, et ce qui vaut peut-être mieux que tout cela — nombreuses amnisties pour les condamnés de droit commun. Le moment était bien choisi, alors qu'on célébrait la liberté, pour ouvrir les portes des prisons.

La cérémonie du matin, au Panthéon, a été des plus grandioses et des plus réussies. Elle était rehaussée par la présence du président Carnot, des ministres, des sénateurs, des députés, de nombreux magistrats, militaires, personnages officiels, artistes, etc. Les plus brillants uniformes couvraient les habits noirs et les robes rouges rehaussées d'hermine, offrant un admirable coup d'œil au milieu du somptueux décor que l'on avait ménagé. La vaste nef du Panthéon était ornée de tapisseries des Gobelins, de plantes vertes et de fleurs fournies par les serres de la ville de Paris. Une estrade élevée d'une dizaine de marches avait été dressée pour le président de la République ; le fond en était formé par une tapisserie surmontée d'un faisceau de drapeaux tricolores, au centre duquel se détachait, sur un cartouche monumental, cette inscription : " République française, Liberté, Egalité, Fraternité, 1792-1892.

Plusieurs discours ont été prononcés, par M. Loubet, président du Conseil des ministres, M. Challemel-Lacour, vice-président du Sénat et M. Floquet, président de la Chambre des députés.

Mais la partie la plus belle, ce qu'en argot parisien on appelle le *clou* de la cérémonie, était sans contredit l'intermède musical. On avait fait appel au patriotisme du personnel de l'Opéra, pour former un chœur incomparable et tel qu'on en entend rarement, puisque les meilleurs artistes, même ceux qui sont ordinairement chargés des premiers rôles, chantaient comme de simples choristes. Ils ont exécuté, avec accompagnement par l'orchestre de l'Opéra, le célèbre duo de la *Muette de Portici* ; *Amour sacré de la Patrie*, et pour finir, le *Chant du Départ*, de Méhul, dont l'effet a été tellement saisissant et grandiose que de frénétiques acclamations ont longuement fait retentir les hautes voûtes du Panthéon.

M. Carnot lui-même s'est départi un instant de son impassibilité habituelle, et s'est laissé gagner

par l'enthousiasme de toute l'assemblée. Si la solennité du matin était réservée aux seuls privilégiés, l'après-midi, en revanche, Paris tout entier assistait à la fête.

On avait organisé deux grands cortèges historiques, absolument pareils, qui, après être partis du même point, ont suivi deux parcours différents : l'un sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite, tout le long des grands boulevards.

Les chars étaient gigantesques ; ils représentaient tous des allégories ou des scènes se rattachant à la Révolution. Le char de la *Marseillaise*, ceux du *Chant du départ* et du *Triomphe de la République* comptaient parmi les plus réussis et les mieux composés.

Plusieurs fois, les cortèges se sont arrêtés pour exécuter des hymnes et des cantates avec chœurs et orchestres. L'une des auditions les plus remarquées a été celle d'une partie de l'*Ode triomphale*, de Mme Augusta Holmès, qui fut exécutée en 1889, au Palais de l'Industrie. La compositrice dirigeait en personne les exécutants ; cela seul constituait un élément certain de succès auprès du public badaud qui encombraient les rues. Encombrer est le mot. On évalue à un million et demi au moins les spectateurs des deux rives. Aussi, les bousculades ont-elles été fréquentes et les accidents nombreux ; plusieurs fois, le service d'ordre a été impuissant à contenir ces masses grouillantes qui envahissaient même la chaussée.

Si le Parisien est curieux, il est aussi malin et sait tirer parti de toutes les circonstances. Les privilégiés, logés sur le parcours des cortèges, en ont profité pour louer leurs fenêtres et leurs balcons. Dès la veille, de grandes affiches étaient placardées : *Fenêtres et balcons à louer*. Tels se payaient de 5 à 20 francs la place, quelquefois davantage. On raconte que lord Dufferin (ex-gouverneur du Canada), ambassadeur d'Angleterre, a loué des fenêtres, pour lui et sa famille, pour la somme rondelette de mille francs.

Tout le monde ne pouvait se payer ce luxe — preuve qu'après cent ans de République, nous n'avons pas encore atteint l'idéal de l'égalité que nous proclamons si fièrement dans notre devise nationale.

Mais à Paris, on ne s'embarrasse pas pour si peu. On bâcle à la hâte des estrades, des échafaudages volants — tellement volants que plusieurs se sont écroulés, faisant un certain nombre de victimes ; — on monte sur des charrettes, on élève les voitures à bras à la hauteur de tribunes populaires ; on superpose des chaises, sur lesquelles on se tient comme des acrobates, en faisant des miracles d'équilibre. D'autres montent sur des échelles doubles ; on paie cinq francs les échelons les plus élevés ; puis quatre francs, trois francs, à mesure que l'échelon est plus bas.

Un autre observatoire tout indiqué pour les gavroches qui ont l'agilité du singe et du chat, ce sont les arbres. Maintes branches ont servi de premières loges.

L'une des parties les plus pittoresques de la fête a été le retour des figurants du cortège. Arrivé au bout du parcours, tout le personnel a quitté les chars, et dans un aimable désordre où les costumes les plus divers se mêlaient avec la plus entière fantaisie, a regagné par bateaux le Palais de l'Industrie où avaient eu lieu les préparatifs et l'habillage. Le canon tonnait encore sur l'Esplanade des Invalides, et sur les bateaux qui se suivaient, les passagers chantaient à pleine voix la *Marseillaise*. Ils redevenaient eux-mêmes, heureux d'en être quittes, après cette longue immobilité ; un aimable laisser-aller régnait. Des femmes, au ponton, attendaient leurs maris.

— Tu vas voir papa, disait l'une à un bébé ; il a une grosse trompette et une perruque.

Quelques-uns retiraient déjà les accessoires gênants, mettaient leur perruque dans leur poche. Puis on s'interpella familièrement :

— Dis donc, Charlotte Corday, tu me marches sur les pieds !

Revanche du naturel après le factice, retour à réalité après l'apothéose !

Tout le monde, en effet, éprouvait le besoin de se remuer, de se détendre les nerfs, de rire, de s'amuser. La soirée était belle ; des tables étaient